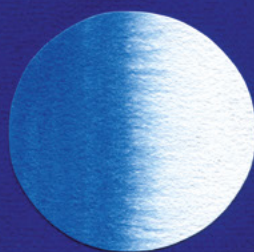


NUITS DE LA LECTURE



20-23
janvier
2022

Aimons toujours!
Aimons encore!
6^e édition

MONTAGE DE TEXTES

Les Nuits de la lecture, organisées pour la première fois par le Centre national du livre sur proposition du ministère de la Culture, se déroulent du 20 au 23 janvier 2022 au cours de quatre soirées, avec un temps fort le samedi 22 janvier.

Ces *Nuits de la lecture* sont plus que jamais nécessaires pour partir à la conquête de nouveaux lecteurs et réaffirmer, auprès de tous, la place essentielle du livre et de la lecture dans nos vies, comme l'a souhaité le Président de la République en déclarant **la lecture «grande cause nationale»**. La lecture à voix haute sera particulièrement mise à l'honneur lors de cette édition.

Le public est invité à se réunir à l'occasion de milliers d'événements physiques et numériques, autour du thème de l'amour épousant l'injonction célèbre de Victor Hugo: **«Aimons toujours! Aimons encore!»**.

C'est dans ce cadre que le Centre national du livre a souhaité offrir ce montage de textes autour de l'amour issus des classiques de la littérature aux acteurs de cette 6^e édition: les bibliothèques, les librairies, les associations de développement de la lecture ou de solidarité, mais également les musées, les théâtres, les établissements scolaires et universitaires, les structures pénitentiaires et médico-sociales, le réseau des établissements culturels français, les librairies francophones à l'étranger...

Ce montage de textes peut donner lieu à une lecture à voix haute de 45 minutes.

Sommaire

Montage Les Inséparables	→ 3
Simone de Beauvoir, Éditions de l'Herne, 2020	
Extraits Belle du Seigneur	→ 6
Chapitres XXXVII et XXXVIII, Albert Cohen, Éditions Gallimard, 1968	
Montage Les Petits chevaux de Tarquinia	→ 10
Marguerite Duras, Folio, Éditions Gallimard, 1953	

« Ce livret est issu d'une commande du Centre national du livre à Sylvie Ballul dans le cadre des *Nuits de la lecture* 2022 sur le thème «Aimons toujours, aimons encore!», autour d'un montage de textes et d'extraits des ouvrages suivants:

- Les Inséparables, **Simone de Beauvoir**, Éditions de l'Herne, 2020 ; © Éditions de l'Herne
- Belle du Seigneur, Chapitres XXXVII et XXXVIII, **Albert Cohen**, Gallimard, 1968 ; © Éditions Gallimard
- Les Petits chevaux de Tarquinia, **Marguerite Duras**, Folio, Gallimard, 1953 © Éditions Gallimard »

Montage **Les Inséparables**

Simone de Beauvoir, Éditions de l'Herne, 2020



Toute la maison était calme ; par le soupirail, une vague rumeur montait de la cuisine ; les pieds-d'alouette et les monnaies-du-pape qui bordaient le mur frémissaient à peine. Moi j'avais peur. Je n'osai pas m'agripper à la planche ni supplier trop fort ; mais je me disais que la balançoire allait se retourner, ou alors Andrée serait prise de vertige, elle lâcherait les cordes : rien qu'à la regarder osciller du ciel au ciel comme un pendule en folie, j'avais la nausée. Pourquoi se balançait-elle si longtemps ? Quand elle passait près de moi, toute droite dans sa robe blanche, elle avait les yeux fixes, les lèvres serrées. Peut-être que quelque chose venait de craquer dans sa tête, elle ne pourrait plus s'arrêter. La cloche du dîner sonna et Mirza se mit à hurler. Andrée continuait à voler dans les arbres.

« Elle va se tuer », me dis-je.

— Andrée !

Quelqu'un d'autre avait crié. Madame Gallard s'approchait, le visage noir de colère :

— Descends immédiatement ! C'est un ordre. Descends !

Andrée battit des paupières et baissa les yeux vers la terre ; elle s'accroupit, s'assit, et freina des deux pieds si brutalement qu'elle s'étala de tout son long sur la pelouse.

— Vous vous êtes fait mal ?

— Non.

Elle se mit à rire, le rire s'acheva dans un hoquet et elle resta plaquée au sol, les yeux fermés.

— Évidemment tu t'es rendue malade ! Une demi-heure sur cette balançoire ! Quel âge as-tu ? dit madame Gallard d'une voix dure.

Andrée ouvrit les yeux.

— Le ciel tourne.

— Tu devais préparer un cake pour le goûter de demain.

— Je le ferai après le dîner, dit Andrée en se relevant.

Elle mit la main sur mon épaule :

— Je titube.

Madame Gallard s'éloigna ; elle prit par la main les jumelles et les ramena vers la maison. Andrée leva la tête vers la cime des arbres.

— On est bien là-haut, dit-elle.

— Vous m'avez fait peur, dis-je.

— Oh ! la balançoire est solide, il n'y a jamais eu d'accident, dit Andrée.

Non, elle n'avait pas pensé à se tuer ; c'était une affaire réglée ; mais quand je me rappelais ses yeux fixes et ses lèvres serrées, j'avais peur.

Après dîner, quand la cuisine fut vide, Andrée y descendit et je l'accompagnai ; c'était une immense pièce qui occupait la moitié du sous-sol ; dans la journée, on voyait passer au-dessus du soupirail des jambes, des pintades, des chiens, et des pieds humains ; à cette heure-ci, rien ne bougeait dehors, seule Mina au bout de sa chaîne gémissait faiblement. Le feu ronflait dans la cuisinière de fonte ; pas d'autre bruit. Pendant qu'Andrée cassait des œufs, qu'elle dosait le sucre, la levure, j'inspectai les murs, j'ouvris les bahuts. Les cuivres brillaient : batteries de casseroles, chaudrons, écumoirs, bassines, bassiniers qui réchauffaient naguère les draps des ancêtres barbus ; sur le dressoir, j'admirai la série de plats d'émail aux couleurs enfantines. En fonte, en terre, en grès, en porcelaine, en aluminium, en étain, que de marmites, de poêles, de pot au feu, de faitouts, de cassolettes, d'écuelles, de soupières, de plats, de timbales, de passoirs, de hachoirs, de moulins, de moules et de mortiers ! Quelle variété de bols, de tasses, de verres, de flûtes et de coupes, d'assiettes, de soucoupes, de saucières, de pots, de cruches, de pichets, de carafes ! Est-ce que chaque espèce de cuillère, de louche, de fourchette, de couteau avait vraiment un usage particulier ? Avions-nous donc tant de besoins différents à satisfaire ? Ce monde clandestin aurait dû se manifester à la surface de la terre par d'énormes et subtiles fêtes qui à ma connaissance n'avaient lieu nulle part.

— Est-ce qu'on se sert de tout ? demandai-je à Andrée.

— Plus ou moins : il y a un tas de traditions, dit-elle.

Elle disposa dans le four la maquette blême d'un gâteau :

— Vous n'avez rien vu, dit-elle. Venez faire un tour à la cave.

Nous traversâmes d'abord la laiterie : jarres et jattes vernissées, barattes en bois poli, mottes de beurre, fromages blancs à la chair lime sous des mousselines blanches : cette nudité hygiénique et cette odeur de nourrisson me mirent en fuite. Je préfèrai les celliers pleins de bouteilles poussiéreuses et de petits tonneaux gonflés d'alcool ; cependant l'abondance des jambons, des saucissons, les monceaux d'oignons et de pommes de terre m'accablèrent.

« Voilà pourquoi elle a besoin de s'envoler clans les arbres », pensai-je en regardant Andrée.

— Vous aimez les cerises à l'eau-de-vie ?

— Je n'en ai jamais mangé.

Sur une étagère, il y avait des centaines de pots de confiture : chacun recouvert d'un parchemin où étaient inscrits sa date et un nom de fruit. Il y avait aussi des bocaux de fruits conservés dans le sirop et dans l'alcool. Andrée prit un bocal de cerises qu'elle emporta à la cuisine. Elle le posa sur la table. Avec une louche de bois, elle remplit deux coupes ; elle goûta à même la louche le liquide rose :

— Grand-mère a eu la main lourde, dit-elle. On se saoulerait facilement avec ça !

J'attaquai par la queue un fruit décoloré, un peu flétri, fripé : il n'avait plus goût de cerise mais la chaleur de l'alcool me plut. Je demandai :

— Ça vous est déjà arrivé de vous saouler ?

Le visage d'Andrée s'éclaira :

— Une fois, avec Bernard. Nous avons bu un flacon de Chartreuse. Au début, c'était amusant : ça tournait encore bien mieux qu'en descendant de balançoire ; après, nous avons eu mal au cœur.

Le feu ronflait on commençait à sentir une molle odeur de boulangerie. Puisqu'Andrée avait d'elle-même prononcé le nom de Bernard, j'osai l'interroger.

— C'est après votre accident que vous êtes devenus amis ? Il venait vous voir souvent ?

— Oui. On jouait aux dames, aux dominos, à la crapette. Bernard prenait de grosses colères en ce temps-là ; une fois, je l'ai accusé d'avoir triché et il m'a donné un coup de pied : juste dans ma cuisse droite, il ne l'avait pas fait exprès. Je me suis évanouie de douleur. Quand je suis revenue à moi, il avait appelé au secours, on refaisait mes pansements et il sanglotait au chevet de mon lit.

Andrée regarda au loin :

— Jamais je n'avais vu pleurer un petit garçon ; mon frère et mes cousins étaient des brutes. Quand on nous a laissés seuls, nous nous sommes embrassés...

Andrée remplit de nouveau nos coupes ; l'odeur se fortifiait ; on devinait que dans le four, le gâteau se dorait. Mirza ne gémissait plus, elle devait dormir, tout le monde dormait.

— Il s'est mis à m'aimer, dit Andrée.

Elle tourna la tête vers moi :

— Je ne peux pas vous expliquer ça a fait un tel changement dans ma vie ! J'avais toujours pensé, que personne ne pourrait m'aimer.

Je sursautai :

— Vous pensiez ça ?

— Oui.

— Mais pourquoi ? dis-je avec scandale.

Elle haussa les épaules :

— Je me trouvais si laide, si gauche, si peu intéressante ; et puis c'est vrai que personne ne se souciait de moi.

— Et votre mère ? dis-je.

— Oh ! une mère doit aimer ses enfants, ça ne compte pas. Maman nous aimait tous, et nous étions si nombreux !

Il y avait du dégoût dans sa voix. Avait-elle été jalouse de ses frères et sœurs ? cette froideur que je sentais chez madame Ballard, en avait-elle souffert ? Je n'avais jamais pensé que son amour pour sa mère put être un amour malheureux. Elle appuya ses mains contre le bois luisant de la table.

— Il n'y a que Bernard au monde qui m'ait aimé pour moi-même, juste comme j'étais, et parce que c'était moi, dit-elle d'un ton farouche.

— Et moi ? dis-je.

Les mots m'avaient échappé : j'étais révoltée par tant d'injustice. Andrée me dévisagea avec surprise :

— Vous ?

— Est-ce que je n'ai pas tenu à vous pour vous-même ?

— Bien sûr, dit Andrée d'une voix incertaine.

La chaleur de l'alcool et mon indignation m'enhardissaient ; j'avais envie de dire à Andrée ces choses qu'on ne dit que dans les livres.

— Vous ne l'avez jamais su : mais du jour où je vous ai rencontrée, vous avez été tout pour moi, dis-je. J'avais décidé que si vous mourriez, je mourrais tout de suite.

Je parlais au passé, et j'essayais de prendre un ton détaché. Andrée continuait à me regarder d'un air perplexe.

— Je pensais qu'il n'y avait que vos livres et vos études qui comptaient vraiment pour vous.

— D'abord il y avait vous, dis-je. J'aurais renoncé à tout pour ne pas vous perdre.

Elle garda le silence et je demandai :

— Vous ne vous en doutiez pas ?

— Quand vous m'avez donné ce sac, pour mon anniversaire, j'ai pensé que vous aviez vraiment de l'affection pour moi.

— C'était bien plus que ça ! dis-je tristement.

Elle avait l'air émue. Pourquoi n'avais-je pas su lui faire sentir mon amour ? Elle m'avait paru si prestigieuse que je l'avais crue comblée. J'eus envie de pleurer sur elle et sur moi.

— C'est drôle, dit Andrée ; nous avons été inséparables pendant tant d'années, et je m'aperçois que je vous connais si mal ! Je juge les gens trop vite, dit-elle avec remords.

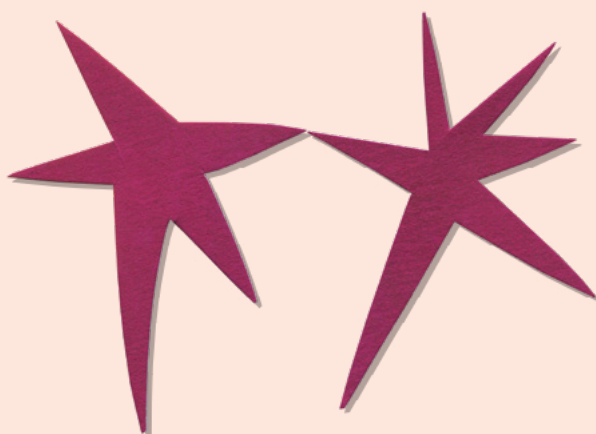
Je ne voulais pas qu'elle s'accusât :

— Moi aussi, je vous connaissais mal, dis-je vivement. Je pensais que vous étiez fière d'être comme vous étiez, je vous enviais.

— Je ne suis pas fière, dit-elle.

Elle se leva et marcha vers la cuisinière :

— Le cake est à point, dit-elle en ouvrant le four.



Extraits **Belle du Seigneur**

Albert Cohen, Gallimard, 1968

Chapitre XXXVII

En cette nuit, leur première nuit, dans le petit salon qu'elle avait voulu lui montrer, debout devant la fenêtre ouverte sur le jardin, ils respiraient la nuit diamantée d'étoiles, écoutaient les remuements ténus des feuilles dans les arbres, murmures de leur amour. Mains jointes, et un sang de velours dans leurs veines, ils contemplaient le ciel sublime et leur amour dans les palpitantes étoiles, bénissantes là-haut. Toujours, dit-elle tout bas, intimidée d'être chez elle avec lui. Alors, de son bonheur complice, invisible dans son arbre, un rossignol entonna sa supplique éperdue, et elle serra la main de Solal pour partager le petit anonyme qui s'évertuait, s'exténuait à clamer leur amour. Soudain, il se tut, et ce fut le silence nombreux de la nuit avec, par fois, la sonnerie tremblée d'un grillon.

Elle se détacha doucement, alla vers le piano, noble et ridicule vestale, car elle venait de sentir qu'elle devait jouer pour lui, sanctifier leur première heure de solitude par un choral de Bach. Assise devant les touches blanches et noires, elle attendit un instant, la tête baissée, respectueuse des sons qui allaient sortir. Comme elle avait le dos tourné, il saisit un miroir à manche d'argent posé sur le guéridon, considéra le visage d'un homme aimé, lui sourit. Ô dents parfaites de jeunesse.

Ô dents étincelantes, ô bonheur de vivre, ô la jeune aimante et son ennuyeuse musique en offrande. Pieusement, elle jouait pour lui, et son visage était convaincu, visité. Sur le tabouret, tandis que purement elle jouait, ses hanches, pleines étaient mouvantes, émouvantes, doucement remuantes, à lui promises.

Il la regardait et il savait, et s'en voulait de savoir, savait qu'elle avait honte, bien que ne le sachant pas trop, honte d'avoir dansé trop contre lui au Ritz tout à l'heure, honte de son extase de départ avec lui vers la mer, et il savait que dès leur entrée dans ce salon elle avait confusément voulu un rachat. Rachat, la contemplation du ciel, le toujours, le chaste serrement de main alors qu'au Ritz si pressée contre lui, l'écoute respectueuse du rossignol, insupportable cliché et chanteur surfait. Rachat, le choral, pour purifier cet amour surgi, y mettre de l'âme, se prouver qu'elle était pleine d'âme afin de pouvoir goûter sans remords aux joies du corps.

Après le dernier accord, elle resta immobile sur son tabouret, les yeux baissés vers les touches, respectueuse des sons disparus. Après cet intervalle de transition, passage du céleste au terrestre, elle se tourna vers lui, lui donna sa foi avec un sourire grave, à peine esquissé. Un peu idiot, pensa-t-il. S'étant levée, elle résista à l'envie d'aller s'asseoir auprès de lui, sur le sofa de soie fanée, déposa ses hanches sur un fauteuil et attendit un commentaire sur le choral. Dans le jardin, un pic noctambule auscultait. Comme Solal se taisait, car il détestait Bach, elle attribua son silence à une admiration trop vive pour être exprimée, et elle en fut émue.

Intimidée par ce silence et parce qu'il était svelte et grand, si élégant de blancheur vêtu, elle croisa ses jambes, tira le bas de sa robe, s'immobilisa en position poétique. Chérie, pensa-t-il, attendri par cette faiblesse et ce pathétique souci de plaire. Gêné d'être regardé avec vénération, il baissa les yeux, et elle frémit en apercevant la cicatrice. Oh, baiser cette paupière, effacer le mal qu'elle avait fait, lui demander pardon. Elle éclaircit sa gorge pour avoir une voix parfaite. Mais il lui sourit, et elle se leva.

Enfin auprès de lui, enfin les points d'or si près, enfin le refuge de l'épaule, enfin tenue. Elle recula la tête pour le voir mieux, puis approcha son visage, ouvrit ses lèvres comme une fleur éclose, ouvrit pieusement, tête renversée et paupières mourantes, bienheureuse et ouverte, sainte extasiée. Fin du choral et du rossignol, pensa-t-il. Du solide, maintenant qu'elle avait fait de l'âme, pensa-t-il, et il s'en voulut de ce démon en lui. Eh oui, bien sûr, si quatre incisives manquantes, il n'y aurait pas eu de toujours concentré, pas eu de rossignol, pas eu de choral. Ou bien, si dents au complet mais lui chômeur en guenilles, pas eu non plus de toujours, de rossignol, ni de choral. Les rossignols et les chorals étaient réservés à la classe possédante. N'empêche, elle était sa bien-aimée, et assez, assez, maudit psychologue!

Sur le sofa de soie fanée, sofa de Tantlérie, bouches unies, ils goûtaient l'un à l'autre, les yeux clos, goûtaient longuement, profonds, perdus, soigneux, insatiables. Elle se détachait parfois pour le voir et le savoir, d'adoration le contemplait, les yeux insensés, et en elle-même lui disait deux mots de la langue russe, de cette langue que par amour pour Varvara elle avait apprise et qui lui servait maintenant pour dire à un homme qu'elle était sa femme. Tvaïa gêna, lui disait-elle en son âme tandis qu'elle tenait le visage inconnu entre ses mains, puis elle se rapprochait et donnait, cependant que dehors un chat et sa chatte psalmodiaient, rauques, leur amour. Tvaïa gêna, lui disait-elle en son âme à chaque arrêt et reprise de souffle, lui disait-elle en son âme pour mieux sentir, plus humblement sentir qu'elle était sienne, sienne et dépendante, primitivement sentir, paysanne et les pieds nus et avec une odeur de terre, sentir qu'elle était sa femme et servante qui dès la première heure s'était inclinée et avait baisé la main de son homme. Tvaïa gêna, et elle se redonnait, et ils se baisaient tantôt en hâtive furie de jeunesse, tantôt en élancements rapides et répétés, tantôt en lents soins d'amour, et ils s'arrêtaient, se regardaient, se souriaient, haletants, humides, amis, et s'interrogeaient, et c'était la litanie.

Sainte stupide litanie, chant merveilleux, joie des pauvres humains promis à la mort, sempiternel duo, immortel duo par la grâce duquel la terre est fécondée. Elle lui disait et redisait qu'elle l'aimait, et elle lui demandait, connaissant la miraculeuse réponse, lui demandait s'il l'aimait. Il lui disait et redisait qu'il l'aimait, et il lui demandait, connaissant la miraculeuse réponse, lui demandait si elle l'aimait. Ainsi l'amour en ses débuts. Monotone pour les autres, pour eux si intéressant.

Infatigables en leur duo, ils s'annonçaient qu'ils s'aimaient, et leurs pauvres paroles les enthousiasmaient. Accolés, ils souriaient ou à demi riaient de bonheur, s'entrebaisaient puis se détachaient pour s'annoncer la prodigieuse nouvelle, aussitôt scellée par le travail repris des lèvres et des langues en rageuse recherche. Lèvres et langues unies, langage de jeunesse. Ô débuts, baisers des débuts, précipices de leurs destinées, ô les premiers baisers sur ce sofa d'austères générations disparues, péchés tatoués sur leurs lèvres, ô les yeux d'Ariane, ses yeux levés de sainte, ses yeux clos de croyante, sa langue ignorante soudain habile. Elle le repoussait pour le regarder, bouche restée ouverte après le baiser, pour le voir et le connaître, voir encore cet étranger, l'homme de sa vie. Ta femme, je suis ta femme, tvaïa gêna, balbutiait-elle, et s'il faisait mine de s'écarter, elle s'agrippait. Ne me quitte pas, balbutiait-elle, et ils buvaient à la vie, à leurs vies mêlées.

Ô débuts, ô baisers, ô plaisir de ta femme à la bouche de l'homme, sucs de jeunesse, trêves soudaines, et ils se considéraient avec enthousiasme, se reconnaissaient, se donnaient furieusement des baisers fraternels sur les joues, sur le front, sur les mains. Dites, c'est Dieu, n'est-ce pas ? demandait-elle, égarée, souriante. Dites, vous m'aimez ? Dites, rien que moi, n'est-ce pas ? Aucune autre, n'est-ce pas ? demandait-elle, et elle donnait à sa voix des inflexions dorées pour lui plaire et être plus aimée, et elle baisait les mains de l'inconnu, puis touchait ses épaules et te repoussait pour le chérir d'une divine moue.

Ô débuts, nuit des premiers baisers. Elle voulait se détacher, aller là-haut, dans sa chambre, prendre des cadeaux et les lui apporter, mais comment le quitter, quitter ces yeux, ces lèvres sombres ? Il la prenait contre lui et parce qu'il la serrait et qu'elle avait mal, si bon d'avoir mal, elle lui disait une fois de plus qu'elle était sa femme. Ta femme, ta femme à toi, lui disait-elle, folle et glorieuse, tandis que dehors le rossignol continuait son imbécile délire. Bouleversée d'être sa femme, ses joues s'illuminaient de larmes, larmes sur ses joues qu'il baisait. Non, la bouche, disait-elle, donne, disait-elle, et leurs bouches s'unissaient en frénésie, et de nouveau elle reculait pour l'adorer. Mon archange, mon attrait mortel, lui disait-elle, et elle ne savait pas ce qu'elle disait, souriante, mélodramatique, de mauvais goût. Archange et attrait mortel tant que tu voudras, pensait-il, mais je n'oublie pas que cet archange et cet attrait mortel, c'est parce que trente-deux dents. Mais je t'adore, pensait-il aussitôt, et louées soient mes trente-deux dents.

Ô débuts, jeunes baisers, demandes d'amour, absurdes et monotones demandes. Dis que tu m'aimes, lui demandait-il, et pour mieux prendre ses lèvres il s'appuyait sur elle, s'appuyait sur une cuisse, et elle rapprochait aussitôt les genoux, se refermait devant l'homme. Dis que tu m'aimes, accroché à l'importante demande. Oui, oui, lui répondait-elle, je ne peux te dire que ce misérable oui, lui disait-elle, oui, oui, je t'aime comme je n'ai jamais espéré aimer, lui disait-elle, haletante entre deux baisers, et il respirait son haleine. Oui, aimé, je t'aime autrefois, maintenant et toujours, et toujours ce sera maintenant, disait-elle, rauque, insensée, dangereuse d'amour.

Ô débuts, deux inconnus soudain merveilleusement se connaissant, lèvres en labeur, langues téméraires, langues jamais rassasiées, langues se cherchant et se confondant, langues en combat, mêlées en tendre haine, saint travail de l'homme et de la femme, sucs des bouches, bouches se nourrissant l'une de l'autre, nourriture de jeunesse, langues mêlées en impossible vouloir, regards, extases, vivants sourires de deux mortels, balbutiements mouillés, tutoiements, baisers enfantins, innocents baisers sur les commissures, reprises, soudaines quêtes sauvages, sucs échangés, prends, donne, donne encore, larmes de bonheur, larmes bues, amour demandé, amour redit, merveilleuse monotonie.

Ô mon amour, serre-moi fort, je suis à toi purement toute, disait-elle. Qui es-tu, qu'as-tu fait pour m'avoir prise ainsi, prise d'âme, prise de corps? Serre-moi, serre-moi plus fort, mais épargne-moi ce soir, disait-elle. D'intention je suis ta femme déjà, mais pas ce soir, disait-elle. Va, laisse-moi seule, laisse-moi penser à toi, penser à ce qui m'arrive, disait-elle. Dis, dis, dis que tu m'aimes, balbutiait-elle. Ô mon amour, disait-elle, bienheureuse et en larmes, personne, ô mon amour, personne avant toi, personne après toi. Va, mon aimé, va, laisse-moi seule, seule pour être plus avec toi, disait-elle. Non, non, ne me quitte pas, suppliait-elle en le retenant des deux mains, je n'ai que toi au monde, je ne peux plus sans toi, suppliait-elle égarée, à lui agrippée.

Amour et ses hardiesses. Lampe soudain éteinte par lui, et elle, peur, pourquoi et qu'allait-il vouloir? Seins apparus dans la nuit, douce clarté des seins, main de l'homme sur le sein luisant de lune, honte et douceur de la femme, ses lèvres entrouvertes en attente, peur et bonheur d'elle soumise, peur et douceur, visage penché de l'homme, hardiesses dans la nuit, hardiesses qu'amour commande, hardiesses acceptées par elle en abandon, livrée et bientôt approuvant, ô ses râles filés et salivés, les mêmes qu'à l'heure de sa mort certaine, ô ses sourires d'agonisante, son pâle visage par la lune éclairé, vivante morte éblouie, à elle-même révélée, confuse et béate, ses mains errantes dans les cheveux de l'homme sur son sein penché, mains finement caressantes, accompagnant son bonheur, mains reconnaissantes, mains légères qui remerciaient, chérissaient, voulaient encore. Amour, ton soleil brillait en cette nuit, leur première nuit.

Chapitre XXXVIII

Ô débuts de leur amour, préparatifs pour être belle, folie de se faire belle pour lui, délices des attentes, arrivées de l'aimé à neuf heures, et elle était toujours sur le seuil à l'attendre, sur le seuil et sous les roses, dans sa robe roumaine qu'il aimait, blanche aux larges manches serrées aux poignets, ô débuts, enthousiasmes de se revoir, aimantes soirées, longues heures à se regarder, à se parler, ô délices de se regarder, de se raconter à l'autre, de s'entrebaiser, et après l'avoir quittée tard dans la nuit, quittée avec tant de baisers, il revenait parfois, une heure plus tard ou des minutes plus tard, émerveillé de la revoir.

Ô fervents retours, je ne peux pas sans toi, lui disait-il, revenu, et d'amour il pliait genou devant elle qui d'amour pliait genou devant lui, et c'était des baisers, elle et lui, éperdus et sublimes, des baisers encore et encore, grands baisers noirs battant l'aile, profonds baisers interminables, ô leurs yeux clos, je ne peux pas sans toi, lui disait-il entre les baisers, et il restait des heures, car il ne pouvait pas, ne pouvait pas sans elle, restait jusqu'à l'aurore et les commérages des oiselets, et c'était l'amour, lui en elle victorieusement, et elle recevant, de toute âme approuvant.

Lendemain, chers attendus, merveille toujours nouvelle de se faire belle pour lui, de se faire beau pour elle, ô retrouvailles, hautes heures, intérêt d'être ensemble, de se parler interminablement, d'être parfaits et admirés, hostiles interruptions du désir, doux ennemis se mesurant, voulant s'atteindre.

Ariane qui l'attendait sur le seuil, belle dans cette robe de lin blanc, Ariane, sa forme de déesse, le mystère de sa beauté qui intimidait son amant Ariane, son visage aigu d'archange, les commissures pensantes de ses lèvres, son nez d'orgueil, sa marche, ses seins qui étaient fierté et défi, ses moues de tendresse lorsqu'elle le regardait, les brusques envols de sa robe lorsqu'elle se retournait et vers lui accourait, soudain accourait lui demander, lèvres prêtes, lui demander s'il l'aimait.

Ô joies, toutes leurs joies, joie d'être seuls, joie aussi d'être avec d'autres, ô cette joie complice de se regarder devant les autres et de se savoir amants devant les autres qui ne savaient pas, joie de sortir ensemble, joie d'aller au cinéma et de se serrer la main dans l'obscurité, et de se regarder lorsque la lumière revenait, et puis ils retournaient chez elle pour s'aimer mieux, lui orgueilleux d'elle, et tous se retournaient quand ils passaient, et les vieux souffraient de tant d'amour et de beauté.

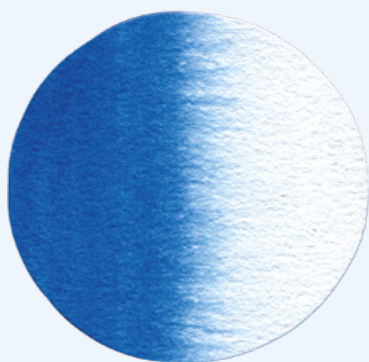
Ariane religieuse d'amour, Ariane et ses longues jambes chasseresses, Ariane et ses seins fastueux qu'elle lui donnait, aimait lui donner, et elle se perdait dans cette douceur par lui, Ariane qui lui téléphonait à trois heures du matin pour lui demander s'il l'aimait et lui dire qu'elle l'aimait, et ils ne se lassaient pas de ce prodige d'aimer, Ariane qui le raccompagnait chez lui, puis il la raccompagnait chez elle, puis elle le raccompagnait chez lui, et ils ne pouvaient pas se quitter, ne pouvaient pas, et le lit des amours les accueillait, beaux et chanceux, vaste lit où elle disait que personne avant lui et personne après lui, et elle pleurait de joie sous lui.

Tu es belle, lui disait-il. Je suis la belle du seigneur, souriait-elle. Ariane, ses yeux soudain traqués lorsque, dissimulant son amour, il inventait une froideur pour être plus aimé encore, Ariane qui l'appelait sa joie et son tourment, son méchant et son tourmente-chrétien, mais aussi frère de l'âme, Ariane, la vive, la tournoyante, l'ensoleillée, la géniale aux télégrammes de cent mots d'amour, tant de télégrammes pour que l'aimé en voyage sût dans une heure, sût vite combien l'aimante aimée l'aimait sans cesse, et une heure après l'envoi elle lisait le brouillon du télégramme, lisait le télégramme en même temps que lui, pour être avec lui, et aussi pour savourer le bonheur de l'aimé, l'admiration de l'aimé.

Jalousies d'elle, séparations pour toujours, retrouvailles, langues mêlées, pleurs de joie, lettres, ô lettres des débuts, lettres envoyées et lettres reçues, lettres qui avec les préparatifs pour l'aimé et les attentes de l'aimé étaient le meilleur de l'amour, lettres qu'elle soignait, tant de brouillons préalables, lettres qu'elle soignait pour que tout ce qui lui venait d'elle fût admirable et parfait. Lui, choc de sang à la poitrine lorsqu'il reconnaissait l'écriture sur l'enveloppe, et il emportait la lettre partout avec lui.

Lettres, ô lettres des débuts, attente des lettres de l'aimé en voyage, attentes du facteur, et elle allait sur la route pour te voir arriver et avoir vite la lettre. Le soir, avant de s'endormir, elle la posait sur la table de chevet, afin de la savoir près d'elle pendant son sommeil et de la trouver tout de suite demain matin, lettre tant de fois relue au réveil, puis elle la laissait reposer, avec courage s'en tenait loin pendant des heures pour pouvoir la relire toute neuve et la ressentir, lettre chérie qu'elle respirait pour croire y trouver l'odeur de l'aimé, et elle examinait aussi l'enveloppe, studieusement l'adresse qu'il avait écrite, et même le timbre qu'il avait collé, et s'il était bien collé à droite et tout droit, c'était aussi une preuve d'amour.

Solal et son Ariane, hautes nudités à la proue de leur amour qui cinglait, princes du soleil et de la mer, immortels à la proue, et ils se regardaient sans cesse dans le délire sublime des débuts.



Montage Les Petits chevaux de Tarquinia

Marguerite Duras, Folio, Gallimard, 1953

Sara se leva tard. Il était un peu plus de dix heures. La chaleur était là, égale à elle-même. Il fallait toujours quelques secondes chaque matin pour se souvenir qu'on était là pour passer des vacances. [...] Le fleuve coulait à quelques mètres de la villa, large, décoloré. Le chemin le longeait jusqu'à la mer qui s'étalait huileuse et grise, au loin, dans une brume couleur de lait. La seule chose belle, dans cet endroit, c'était le fleuve. L'endroit par lui-même, non. Ils y étaient venus passer leurs vacances à cause de leur ami Ludi qui lui, l'aimait. C'était un petit village au bord de la mer, de la vieille mer occidentale la plus fermée, la plus torride, la plus chargée d'histoires qui soit au monde et sur les bords de laquelle la guerre venait encore de passer.

Trente maisons au pied de cette montagne, le long du fleuve, séparées du reste du pays par un chemin de terre de sept kilomètres de long qui s'arrêtait là, au bord de la mer. Voilà ce qu'était cet endroit. Les trente maisons se remplissaient chaque année d'estivants de toutes nationalités, de gens qui avaient ceci en commun que c'était la présence de Ludi et Gina qui les attirait là et qu'ils croyaient tous aimer pareillement passer leurs vacances dans de tels endroits, si sauvages. Il n'y avait rien à faire, ici les livres fondaient dans les mains. Et les histoires tombaient en pièces sous, les coups sombres et silencieux des frelons à l'affût. Oui, la chaleur lacérait le cœur. Et seule lui résistait, entière, vierge, l'envie de la mer. Sara posa son livre sur les marches de la véranda. Les autres étaient déjà dans la mer. Ou, s'ils n'y étaient pas, ils allaient s'y jeter d'une minute à l'autre. Des gens déjà heureux. Sara regretta la mer. Elle la regretta tant qu'elle ne prit même pas le temps de fermer la porte de la villa. Jacques était content qu'elle fut venue. Eux, il y avait sept ans qu'ils s'aimaient. Un même désir les unissait, toujours, également aux premiers jours. Diana attendait Sara. Elles descendirent ensemble des rochers. Peut-être qu'il n'y avait pas que l'amour et que le désir lui aussi pouvait se désespérer de tant de constance. Qui sait ? Gina était déjà loin dans la mer. Diana et Sara y entrèrent à leur tour. Diana en courant, Sara prudemment.

— Quand même, il y a la mer, cria Diana.

Elle rit et fit un clin d'œil à Sara. Puis elle aussi, elle s'éloigna. Sara ne nageait pas assez bien pour les suivre, n'était-ce que pendant quelques brasses. Elle alla vers l'enfant.

— Viens dans la mer avec moi.

— Tu sais pas nager, dit l'enfant.

Elle alla à la rencontre de Jacques qui venait vers eux. Elle nagea quelques brasses, se releva, et renagea encore. Ludi, de loin, lui souriait. La mer faisait rire. Elle était si chaude qu'on aurait pu y rester facilement deux heures. Elle n'avait rien à voir, cette mer-là avec aucune autre mer au monde. [...] Cette mer était irréprochable. Sara se mit sur le dos et se tint immobile. C'était là une chose qu'elle ne réussissait à faire que depuis quelques jours. La mer pénétrait alors dans l'épaisseur des cheveux jusqu'à la mémoire.

— Mais c'est bien, dit Jacques.

Il était arrivé à côté de Sara.

— Mais je ne sais pas avancer, dit Sara.

— Viens où tu n'as pas pied, c'est beaucoup plus facile.

— Impossible.

— Suis-moi, je resterai à côté de toi.

— Ça me fait devenir folle quand je n'ai pas pied.

C'était chaque jour la même chose.

— Non, dit Jacques, c'est que tu ne veux pas.

Il s'éloigna. Elle recommença à faire la planche. On ne voyait rien, sur le dos, que la montagne. Et au cœur de cette montagne, les murs blancs de la maison abandonnée où le jeune homme avait sauté sur la mine. Sara se redressa et chercha son enfant des yeux. Il était entré dans la mer et, les bras levés, avançait sans hésitation, dans sa direction. Elle alla vers lui en riant.

— C'est papa que je veux, dit l'enfant.

Jacques revenait. Sara l'appela et il vint à leur rencontre. Il prit l'enfant sur ses épaules et courut

dans la mer. Ludi cria qu'il arrivait. La plage fut pleine des rires de l'enfant et des cris de Ludi. Sara revint vers la plage et se mit sous un parasol pour ne pas perdre la fraîcheur du bain. Et pendant qu'elle était là, à surveiller le petit, l'homme passa au loin dans son bateau. Tout le monde le suivit des yeux. Il décrivit un très grand cercle sur lui-même. Cela dura dix minutes. Un si grand cercle que lorsqu'il atteignit l'horizon il devint un point sur la mer. Puis il revint, grossit progressivement, éteignit son moteur et s'avança lentement et silencieusement au milieu des baigneurs. Il ancrâ son bateau à une centaine de mètres de la plage et sauta dans la mer. L'enfant - Jacques l'avait ramené - comme tous les enfants de la plage, debout dans la mer, regardait le bateau, fasciné. Sara vit que l'homme reconnaissait son enfant parmi les autres et qu'il la cherchait sur la plage. Elle lui fit signe de la main. Il arriva près d'elle, ruisselant, lui demanda une cigarette, l'alluma, commença à fumer.

— Que la mer est bonne, dit-il enfin.

— On voudrait ne pas revenir, dit Sara.

— Vous ne vous baignez plus ?

— Je vais y retourner. Elle ajouta : Elle est si bonne qu'on n'y résiste pas.

Il détourna la tête vers elle.

— J'ai déjà dormi dans la mer, dit-il, enfin, je veux dire que je suis presque arrivé à dormir dans la mer.

— Moi je ne pourrais jamais.

— C'est dommage que cela ne puisse pas s'apprendre. Sans ça je vous l'apprendrais.

Jacques revint vers eux. Il avait encore repris le petit sur ses épaules après avoir essayé de le faire nager. Il le déposa sur la plage, non loin de Sara et lui cria qu'il le lui laissait, qu'il allait se baigner pour de bon. Le petit regarda partir son père à la nage, comme un moment avant il avait regardé le bateau, fasciné. Son maillot de bain retroussé laissait voir ses fesses nues. Aux fesses nues de son enfant, Sara avait toujours ri. L'homme vit ce à quoi elle riait et il rit aussi.

— Vous avez un bel enfant, dit-il.

— Je ne sais pas, dit Sara. Elle le lui confia avec un sourire : depuis la minute où il est né je vis dans la folie.

— Cela se voit, dit-il doucement.

— Ça se voit tant que ça ?

— Oh ! oui. Quand vous le regardez, tout de suite. C'est même quelquefois un peu... un peu difficile à supporter.

— Je sais, dit Sara en riant.

Le petit retourna tranquillement vers les rochers et se remit à chercher des crabes.

— On se baigne ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas bien nager, mais je veux bien.

Elle se leva et le suivit. Jacques à son tour revenait.

— Tu y retournes ?

— Une minute, dit Sara, je reviens.

Jacques les regarda s'éloigner. Sara fit quelques brasses aux côtés de l'homme, se mit sur le dos et resta ainsi, immobile. Elle ne voyait rien que le ciel et elle n'entendait rien. Puis, au bout de quelques secondes elle vit l'homme se profiler sur ce ciel. Il s'était mis debout à ses côtés. Il lui dit quelque chose qu'elle n'entendit pas. Il le répéta et au mouvement de ses lèvres elle comprit qu'il lui disait d'essayer d'avancer. Elle essaya et insensiblement elle avança vers la haute mer. L'homme la regardait en souriant et il lui dit que ce n'était pas mal, que c'était comme ça qu'il fallait faire. Elle s'arrêta brusquement, se rendit compte brusquement qu'elle allait vers la haute mer.

— Je ne peux pas plus, dit-elle.

— Vous avez peur. Ce n'est pas que vous ne savez pas nager.

— J'ai peur de la mer.

Il lui dit de recommencer, mais elle ne voulut pas. Alors il redemanda :

— Alors ? quand la promenade en bateau ?

— Peut-être demain matin ?

— Demain matin.

Elle fit le mouvement de s'en aller, mais il ne bougea pas.

— Est-ce qu'il faut que je le propose aux autres ?

— J'aimerais bien, dit Sara.

Il sourit.

— Bon, dit-il, après un temps ; alors je le proposerai aux autres.

Ils revinrent à la nage, doucement, côte à côte. Tout le monde était là. Le ciel s'était un peu éclairci, comme chaque jour à cette heure-là.

[...]

Tous les repas étaient finis depuis longtemps et ils attendaient, tout en bavardant, le moment

d'aller vers le jeu de boules, lorsque de l'autre côté du fleuve, comme une détonation dans la nuit si calme, s'éleva le pick-up du bal.

Tout le monde se leva, Jacques vint vers Sara.

— Tu viens jouer avec nous ?

Elle lui rappela qu'elle devait rejoindre la bonne qui attendait son retour pour retrouver son douanier. Elle ajouta qu'elle n'irait qu'un peu plus tard, que pour le moment, oui, elle les y accompagnait. Jacques s'éloigna d'elle sans répondre, comme toujours quand ils abordaient la question de la bonne. Ils s'en allèrent tous, par groupes. Ils n'avaient pas dépassé la boutique de l'épicier, vers la mer, que le tonitruement de l'autre bal, celui qui était de ce côté-ci du fleuve, s'éleva à son tour. Ludi vint près de Sara. Il marcha un moment sans rien dire, puis il déclara :

— Viens jouer avec nous. Ne va pas rejoindre cette bonne de merde.

— Elle m'a tous les jours avec son douanier, dit Sara, j'en ai vraiment assez maintenant.

— Mais viens, rien de ce que peut faire cette bonne de merde n'est important.

Il s'arrêta, sidéré par ses propres paroles.

— Excuse-moi. Des fois, je parle comme un con. C'était pas ça que je voulais dire. Je voulais dire que tu te laisses trop faire par cette bonne-là. Ce soir, il faut que tu joues aux boules, que tu ne t'inquiètes pas pour elle.

— Je vais essayer, dit Sara.

Le jeu commença. Il fut immédiatement très absorbant. Sara et l'homme assis côte à côte sur le banc, avec quatre autres personnes en suivirent les péripéties. Ils restèrent là le temps que dura la moitié de la partie, peut-être une demi-heure. Lorsque l'homme parla, sa voix était presque couverte par la musique des bals et les cris des joueurs.

— J'aurais bien aimé aller un moment au bal avec vous, dit-il.

Il regardait toujours la piste. Sa voix était tranquille, presque détachée.

— Pourquoi pas ? dit Sara.

L'homme ramena ses yeux.

— Je voudrais savoir si c'est une chose possible, dit-il.

Elle hésita un peu. Jacques regardait tirer Diana, complètement absorbée par le jeu.

— C'est une chose possible, dit-elle.

L'homme parlait lentement, sous le coup d'une détermination réfléchie.

— Dans ce cas, nous pouvons y aller, dit-il.

— Oui, dit Sara.

— Si j'ai bien compris, vous avez peu de temps.

— Quand même, dit Sara, elle peut m'attendre un petit peu.

L'homme se leva. Sara se leva après lui et alla vers Jacques. L'homme resta debout près du banc.

— On va faire un tour au bal, dit Sara à Jacques. Et puis je rentrerai.

Jacques vit l'homme debout près du banc. Diana aussi. Jacques et l'homme se sourient. L'homme, d'un air de vague excuse. Jacques, de celui qui comprend bien des choses.

— C'est une bonne idée, dit Jacques.

— Puisque nous ne jouons pas aux boules, dit Sara.

— Vous avez raison, dit Jacques. Pourquoi rester là à regarder ?

C'était vers la mer, près de l'embouchure du fleuve que se trouvait le bal, face à un café. Le bal et le café se faisaient face, séparés par le chemin. Ce qu'on appelait le bal, c'était un plancher posé sur pilotis, clôturé par des roseaux blanchis à la chaux.

Ils commandèrent des bitter campari.

— Vous saviez que je viendrais, dit Sara.

— Je le croyais, mais quand même, je n'en étais pas complètement sûr. Il ajouta : Je voulais vous demander pourquoi vous vous arrangez toujours pour garder votre enfant à la place de la bonne. Il y a quatre jours que je suis là et...

— C'est elle qui s'arrange pour que je n'oublie pas qu'elle m'attend.

— Je ne le crois pas tout à fait.

— Mais si, dit Sara, de savoir qu'on vous attend c'est impossible à oublier.

Ils burent leur bitter campari. C'est drôle, dit Sara, de ne pas se connaître à ce point.

— Je m'appelle Jean, dit l'homme.

— C'est vrai qu'ici personne ne vous appelle par votre nom.

— Vous on vous appelle Sara. C'est ça ?

— C'est ça.

Elle voulut boire un autre bitter campari. Il en voulut un aussi. Il dit qu'il s'était habitué à cette boisson qu'il n'aimait pas du tout les premiers jours. Il y avait des choses comme ça, qu'on n'aimait pas les premiers jours et auxquelles ensuite on s'habitueait jusqu'au plaisir et mitre parfois jusqu'à la nécessité. Ainsi, comment vivre maintenant sans bitter campari dans cet endroit.

— Et vous avez un enfant, dit-il.

— C'est ça.

— Et vous avez une bonne qui a très mauvais caractère?

— Oui. Et j'ai très peur de la mer.

— De la mer, et peut-être aussi de beaucoup d'autres choses.

— Oui, dit-elle, de beaucoup d'autres choses.

— Mors je ne me trompe pas de personne, dit-il en riant.

— On ne sait jamais, dit Sara aussi en riant.

— Non, je crois que nous ne nous trompons pas de personne. Et puis même, que risquerions-nous?

— Rien, dit Sara.

Il se pencha un peu plus sur la table, mais elle ne bougea pas de son siège. Elle se contenta de le regarder. Il comprit qu'elle ne pouvait pas faire ce qu'il faisait, qu'elle ne le voulait pas, parce que l'endroit était petit, trente personnes, et que tout le monde les connaissait. Mais seulement pour cette raison.

— Je voudrais encore un autre bitter campari, dit-elle. Et vous?

— Dix. J'en voudrais dix, dit-il.

Ils ne se dirent plus rien pendant quelques minutes, le temps qu'ils finissent leur troisième bitter campari. Puis ils reparlèrent de l'endroit, de Ludi, des gens qui étaient là, de la chaleur et de la mer, Puis Sara dit :

— Il faut que je rentre remplacer la bonne.

Il lui dit qu'il l'accompagnerait volontiers et elle accepta. Il paya les bitter campari. Il avait l'air un peu troublé.

Le chemin, après la place, n'était plus éclairé. Mais le fleuve reflétait la clarté du ciel et on y voyait suffisamment clair. Il était très proche. La marée montait. On entendait le bruissement de l'eau le long des berges, par saccades, au rythme lent de la houle.

— Quand même il y a ce fleuve, dit Sara. On ne peut pas se lasser de le regarder. Ce que c'est beau les fleuves, surtout quand ils arrivent à leur fin, énormes, comme celui-là.

— Je l'ai remonté hier jusqu'au pont. À partir du tournant c'est abrité et les rives sont pleines d'oiseaux. Il faudrait que vous voyiez ça.

— Un jour, dit Sara, on pourrait y aller, en revenant de la plage.

— Plus tôt, dit l'homme, parce qu'à cette heure-là on ne verra plus les oiseaux.

— Ludi m'en a parlé, dit Sara. Chaque année il remonte ce fleuve au moins une fois.

— De quoi Ludi ne vous a-t-il pas parlé?

L'homme se rapprocha d'elle et lui prit le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

Elle se tourna vers lui. Ils se regardèrent.

— Il ne faut pas être triste, dit-il.

Ils avancèrent sans rien se dire pendant une longue partie du chemin. La houle remontait toujours le fleuve. Puis il demanda.

— C'est fini maintenant?

— C'est fini.

— C'est drôle comme vous me plaisez, dit-il.

La nuit était si chaude que là où leurs bras se touchaient une moiteur se formait aussitôt. Ils ne se dirent plus rien jusqu'au moment où ils arrivèrent devant la villa. Sara s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit-elle.

Il l'embrassa. Puis il s'éloigna d'elle d'un pas. Elle ne bougea pas. Ils se regardèrent. Sara vit dans ses yeux le fleuve qui brillait.

— Je ne veux pas partir, dit-il.

Sara ne bougea pas. Il l'embrassa de nouveau.

— Je ne partirai pas, répéta-t-il.

Il l'embrassa une nouvelle fois. Ils entrèrent dans la villa. La bonne, assise sur le perron, attendait.

— Je suis en retard, dit Sara.

— Il est dix heures, dit la bonne, vous aviez dit neuf heures, j'ai plus le temps d'aller au bal, ce que je peux en avoir marre.

— Vous y allez tous les soirs, dit Sara.

— Pour une fois vous y arriverez en retard. Si je suis en retard, c'est que j'y suis allée, moi aussi.

— Si vous aussi vous y allez, dit la bonne, alors c'est foutu.

Elle était toute prête, chaussée d'escarpins vernis, à talons hauts, violemment fardée, elle ressemblait à une jolie petite putain.

— Allez-y quand même, dit Sara, vous êtes toute prête, ce serait dommage de ne pas y aller.

— Ce n'est pas ça, dit la bonne, radoucie, mais il n'a de permission que jusqu'à onze heures.

— Vous avez encore une heure, il aura dû vous attendre. Elle ajouta: Puis, des hommes, il y en a autant que vous voulez ce soir au bal.

— Par exemple, dit la bonne, c'est lui ou rien, pour qui que vous me prenez?

Elle regarda vers l'homme pour le prendre à témoin de l'injure, mais celui-ci était tourné vers le fleuve, il fumait, il ne se retourna pas.

— Excusez-moi, dit Sara, allez vite au bal.

— C'est vrai que maintenant que je suis prête, j'aurai l'air de quoi si je me couche, Allez, au revoir, monsieur-dame.

Elle s'en alla. L'homme se retourna vers Sara, lui sourit, un peu contraint, semblait-il, puis il s'assit par terre contre le mur. Sara s'excusa et pénétra dans la villa. Là il faisait aussi chaud que dans la journée. Elle entra doucement dans la chambre de l'enfant. La bonne, encore une fois, avait oublié d'ouvrir la fenêtre. Elle l'ouvrit toute grande et elle revint près de l'enfant et le considéra dans la pénombre. Il dormait bien, mais il avait très chaud. Elle replia le drap dans lequel il s'était entortillé et elle lui essuya le front.

Puis elle le regarda encore, tout en pensant à l'homme qui l'attendait sur la véranda. L'enfant respirait aussi légèrement qu'une fleur, et son front moite et frais était de fleur. Elle se dit comme chaque soir - mais ce soir-là sans amertume et raisonnablement - que c'était la dernière fois du monde qu'elle venait dans un tel endroit, un endroit si mauvais pour les enfants.

— Je suis allée voir le petit, dit-elle. Elle oublie tous les jours d'ouvrir la fenêtre, tous les jours.

— C'est curieux, dit l'homme, quand je suis arrivé je ne vous ai pas du tout remarquée.

Sara versa du vin dans les deux verres, posa la bouteille de chianti sur le rebord de la fenêtre et s'assit près de lui.

Il la fit basculer dans ses bras, la regarda longuement, tout en lui caressant les cheveux.

— Vous je vous ai remarqué tout de suite, dit Sara.

Le temps passa un peu mais pas assez - ils le savaient tous les deux - pour qu'ils ne soient pas seuls un long moment encore.

— Mais toi, tu remarques tout, dit l'homme.

— Oui, dit Sara. Ça me fait plaisir, pour toi et pour moi.

Il la prit tout à fait contre lui et ils basculèrent ensemble sur les dalles de la véranda.

Elle s'émerveilla d'être l'objet de son désir. Elle s'était d'ailleurs toujours émerveillée du désir des hommes à son égard. C'était là, pour ainsi dire l'innocence de Sara, ou si l'on veut encore, sa simplicité.

De l'autre côté du fleuve, on joua Blue Moon et de ce côté-ci où ils étaient, Mademoiselle de Paris. Mais, étant donné la disposition des lieux, du fleuve, de la montagne, et de cette maison-là, et de l'heure avancée de la nuit, et de la direction de la brise qui soufflait de la plaine, ce fut surtout Blue Moon qui arriva jusqu'à eux et qu'ils n'entendirent pas.

L'homme était reparti depuis une heure lorsque Jacques revint de la partie de boules. Elle lui dit bonsoir. Il alluma et se déshabilla.

— Tu ne dors pas encore?

— J'ai chaud, dit Sara.

— Je voudrais bien qu'on aille faire un petit voyage d'une semaine par exemple, toi, Diana et moi.

On laisserait le petit à Gina et à Ludi, dit Jacques.

— Pourquoi?

— Pour changer un peu. Puis il y a des choses que j'ai envie de voir.

— Un petit voyage, dit-il. On ferait Rome d'une traite. Puis Naples. On descendrait jusqu'à Paestum. On pourrait même aller un peu plus loin. En allant à Rome on pourrait s'arrêter à Tarquinia pour voir les petits chevaux étrusques de Ludi. Depuis le temps qu'il nous rebat les oreilles avec. À partir de Naples on n'aurait pas plus chaud qu'ici.

— Depuis quelques années, lui dit-elle, quelquefois, la nuit, je rêve d'hommes nouveaux.

— Je sais. Moi aussi je rêve de femmes nouvelles.

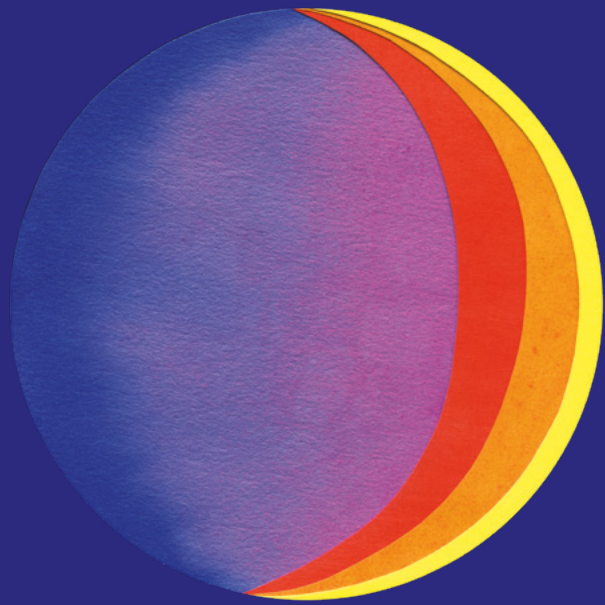
— Comment faire?

— Aucun amour au monde ne peut tenir lieu de l'amour, il n'y a rien à faire.

— On ne peut rien trouver, rien faire?

— Rien, dit Jacques. Va dormir.

Elle s'en alla se coucher. Il ne la retint pas. Elle s'allongea près de l'enfant qui dormait profondément, trempé de sueur. Au lieu de penser à toutes ces choses qui venaient de se passer, elle pensa encore à l'inconvénient que présentaient cette villa mal aérée, cet endroit pour les enfants. Elle imagina d'autres vacances où il aurait joué dans une délicieuse fraîcheur. La chaleur était si grande qu'on aurait pu croire qu'il allait pleuvoir sans tarder, dans l'après-midi. Elle s'endormit dans cet espoir.





NUIITS DE LA LECTURE